

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE
DE BIBLIOTHECAIRES

LA LECTURE / DES LECTURES

MEMOIRE

présenté par

Augustin STOCKER

Sous la direction de Monsieur Georges JEAN

1980/50

1980

16^e promotion



AVANT - PROPOS

Conscients de la difficulté d'un tel exposé, nous nous proposons ici de décrire d'abord ce qu'est pour nous l'acte de lecture en général pour aborder ensuite les fonctions ou les activités spécifiques qui sont impliquées lorsque nous lisons soit des journeaux, soit des poèmes ou soit des romans.

Etant donné les limites qui nous sont imposées pour la rédaction de ce travail, nous n'étudierons cette question que d'un point de vue psychologique voire linguistique en laissant de côté l'aspect sociologique.

Certes nous n'omettrons pas de faire mention du problème de l'animation des bibliothèques publiques. Nous en tirerons même les conclusions qui s'imposent.

Cette réflexion s'inspire de multiples "lectures" et nous laissons dès lors le soin à notre lecteur d'en faire la critique.

T A B L E

I	L'ACTE DE LECTURE	p. 1
	a) Qu'est-ce que lire ?	p. 1
	b) La fonction symbolique	p. 4
	c) Les conditions de l'acte lexigge	p. 5
	d) Le ploisir de lire	p. 5
	e) Les lectures	p. 7
II	LIRE DES JOURNEAUX	p. 9
	a) l'information	p. 9
	b) Chaisir l'information	p.10
	c) Les niveaux de lecture	p.11
III	LIRE DES ROMANS	p.13
	a) L'objet littéraire	p.13
	b) La lecture romonesque	p.15
	c) Le voyage intérieur	p.17
IV	LIRE DES POEMES	p.19
	a) Le texte poétique	p.19
	b) Présence du texte	p.20
	c) Le sens paétique	p.21
	d) Relire des poèmes	p.22
V	LA LECTURE PUBLIQUE	p.24
	a) Les sanctuaires	p.24
	b) Le pouvoir de lire	p.25
	c? La lecture et la communication	p.27
	REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES	p.29-30
	BIBLIOGRAPHIE	p.31-32

"Le monde est un texte à plusieurs significations" (Simone Weil)

I L'ACTE DE LECTURE

a) Qu'est-ce que lire ?

Activité complexe, la lecture met en oeuvre des facultés très diverses : perception visuelle, identification des lettres, connaissance de la grammaire et du lexique, etc. Aucune théorie n'a réussi à ce jour à rendre compte du processus dans son ensemble : Écoutez le désarroi du linguiste Roland Barthes déclarant il y a quelques années : "Je suis, à l'égard de la lecture dans un grand désarroi doctrinal : de doctrine sur la lecture, je n'en n'ai pas ; alors qu'en face, une doctrine de l'écriture s'esquisse peu à peu". (1) Si la linguistique est quasi impuissante devant le problème de l'acte de lire, nous demanderons à la psychologie et même à la phénoménologie de nous aider sinon à le résoudre du moins à l'exposer. Nous ferons également référence à la pédagogie de la lecture car apprendre à lire n'est pas uniquement acquérir des automatismes, mais aussi apprendre à vivre. Savoir lire, c'est avoir la possibilité de disposer d'un instrument propre à acquérir des connaissances, un savoir, des renseignements sur le monde, les hommes et aussi, bien sûr, des occasions nombreuses de divertissement.

Avant la lecture-jouissance, il y a la lecture-connaissance dans laquelle l'esprit prévaut toujours sur la lettre, le sens sur les signes. Il faut maintenir dès le plus jeune âge, mais à tout âge aussi, pour garder intact en soi, avec le goût de lire, cet appétit primitif de découvrir au-delà des signes, un versant nouveau de la connaissance, une information sans cesse en mouvement qui stimule la curiosité, le désir de comprendre et d'expliquer. Et l'on cherche pour mieux lire et on lit pour mieux chercher. Et le goût de connaître se confond avec le goût de vivre et celui de lire.

Si lire est "activité dans un projet" comme dit Foucambert, (2) cela signifie qu'il existe en nous une possibilité de choisir une signification et c'est bien cela le bien-lire. Cette recherche active du sens suppose évidemment une perception active des signes, une disposition des indices, un pouvoir d'organisation et de combinaison au service d'une hypothèse se fondant sur les signes les plus pertinents du message. Nous pourrions dire encore avec Marc Soriano cité par Foucambert : "La lecture apparaît comme le balayage d'un texte par un regard qui est attention active c'est-à-dire une attente et une tension qui anticipent sur ce qui va suivre.

Qu'est-ce donc que lire ? C'est rechercher activement et d'une façon vitale des significations, c'est viser bien au-delà des signes écrits et du matériel qu'ils constituent, une réponse à une interrogation permanente et qui définit l'attitude de l'être conscient en débat avec le monde, le sien. Dans ce besoin primitif de lire on peut reconnaître l'essence même du besoin de connaître duquel

d'ailleurs il ne se différencie pas. "Appréhender le réel c'est le lire en visent son sens" nous dit le philosophe Jacques Derrida dans l'Écriture et la Différence".

On a la perception de son intelligence et en définitive l'essentiel du "lire" réside dans la qualité de l'interprétation. Lire est donc plus que voir. On cherche et on risque des valeurs expressives là où apparemment on ne voit que des signes. L'interprétation puise sa valeur dans l'intelligence que le lecteur possède de sa propre langue, mais elle s'enracine aussi dans son vécu c'est-à-dire dans cette expérience singulière qu'il a des êtres et des choses. Pratiquement la lecture ne se réduit pas à un déchiffrement de mots et l'on ne le dira jamais assez car certains psychologues et pédagogues nous le font quelquefois entendre lorsqu'ils nous présentent des méthodes d'apprentissage un peu mécaniques et centrées sur l'acquisition d'automatismes. Non, il ne s'agit pas pour le sujet lisant de suivre de manière ponctuelle l'itinéraire qui sépare chaque signifiant d'un signifié toujours mouvant, selon le contexte, mais bien de pénétrer, pour mieux faire sienne ou la dépasser ou rejeter parfois telle ou image du monde, telle idée, telle pensée qu'un autre a confié aux signes. C'est en ce sens que l'interprétation élargit le propre champ de celui qui tente de la saisir pour l'introduire dans un monde nouveau et différent. Avec la communication qui est ouverte à autrui s'approfondit aussi la connaissance de soi-même et de son propre univers. Ne pourrait-on pas dire que dans tout livre que je lis c'est moi-même encore que je cherche ?

b) La fonction symbolique

La lecture joue un certain rôle dans l'activité anirique de l'homme. Elle permet aussi d'agir sur le réel par le truchement de l'imaginaire. La notion d'imaginaire met en jeu la relation créatrice qui s'établit entre le lecteur et les textes. La fonction symbolique est cette faculté inhérente à la condition humaine préexistant au langage et par conséquent permettant la connaissance intuitive des signes, de leur combinaison en systèmes et de l'acquisition du bagage linguistique. Cette aptitude à symboliser est notre capacité d'interpréter et de formuler un signe. Evidemment que cette aptitude doit être toujours doublée d'une recherche active de significations, mais elle nous donne la possibilité d'imaginer ce qui ne tombe pas sous les sens. Elle permet vraiment de prolonger le texte et en définitive de lire au-delà du texte. C'est un besoin qui englobe d'ailleurs des démarches multiples, et chacune de ces démarches est révélatrice d'un monde. Lire c'est donc la capacité de se mouvoir au milieu des symboles, de les enrichir, de les combiner, et par là d'affirmer face au monde notre personnalité.

c) Les conditions de l'acte lexique

C'est parce qu'il existe des difficultés de lecture qui ne sont pas forcément d'origine socio-culturelle et qu'on

appelle d'ailleurs dyslexie qu'il est bon de montrer les conditions psychologiques et physiologiques qui président à tout acte de lecture.

Il faut pouvoir établir une latéralisation nette au niveau neuro-moteur avec dominance à droite ou à gauche, mais toujours avec une juste répartition des fonctions. Il faut ensuite avoir conscience de son propre corps, de ses mouvements et de ses attitudes, ce qui est très important pour exécuter un acte et aboutir à des habitudes visée-motrices, et leur acquisition dépend étroitement de la bonne organisation du schéma corporel. D'autre part il faut avoir une orientation spatiale et temporelle aisée dans l'univers vécu, il faut pouvoir s'orienter dans le temps aussi bien que dans l'espace, situer le présent par rapport à un avant et un après. Il faut enfin pouvoir stabiliser les valeurs affectives afin d'assurer des rapports satisfaisants entre le moi et le monde, ce qui présente en fait tout un travail de structuration réciproque. Le repérage et l'orientation ne sont pas étrangères à la polarisation des investissements affectifs. Ainsi tout acte de lecture, comme tout acte humain d'ailleurs, s'accomplit dans les trois dimensions du corps, du cœur et de l'esprit.

d) Le plaisir de lire

"Le plaisir du texte peut se définir", selon Roland Barthes, "par une pratique (sans aucun risque de représentation) : lieu et temps de lecture : maison, province, repos

proche, lampe, famille là où il faut, c'est-à-dire au loin et non loin..." (4).

En dehors de la lecture pour l'information ou pour l'étude qui s'effectue souvent chez soi en soirée, il existe bien des moments et des lieux privilégiés quand on lit pour le plaisir. La nuit, par exemple, qui met à l'abri des distractions de la vie quotidienne - les vacances qui permettent de lire isolé, dans la nature. Les voyages en train qui rythment la lecture, bercent le lecteur et peuvent raviver en lui des sensations de sa petite enfance où le temps où il lisait pour faire comme les adultes. On peut lire au lit (sur ou dans le lit), il y a d'ailleurs plusieurs positions de lecture (souvent contraires à ce que nous aimons profondément), on lit le soir, avant de s'endormir des lectures plus faciles qui permettent le passage de la réalité au sommeil, couloir de transition entre le rêve éveillé et l'inconscient. Peut-être s'agit-il là du substitut de la présence et de la voix maternelle ? S'agit-il d'un rituel d'endormissement ?

De plus, le lecteur est seul. La présence de l'auteur, de la pensée de ses personnages, des situations évoquées ou décrites sont toujours irréelles.

D'une certaine manière le lecteur est un éternel adolescent, retiré du monde, en position narcissique et dont le plaisir solitaire est d'autant plus aigu qu'il dialogue avec les autres dans l'imaginaire, sans forcément s'impliquer, ni s'exposer à la confrontation du réel. La lecture est une nourriture qui remplit et profite mais que l'on doit expulser grâce à d'autres lectures et

relectures. Ce qui fait le plaisir c'est la diversité. Et nous dirions même que la diversité des lectures engendre une diversité de plaisirs. On peut distinguer le plaisir de compensation où l'on cherche par la lecture à se mettre d'accord avec le monde extérieur, ou, au contraire, à en oublier les contradictions en plongeant dans un univers différent. Il y a ensuite un plaisir de confirmation : le plaisir de trouver exprimé ce qu'on pensait parfois confusément. Enfin il y a le plaisir d'exploration, c'est celui de la lecture captivante. C'est aussi la découverte de nouveaux horizons. C'est souvent la lecture du dépaysement.

Le plaisir peut engendrer la dépendance : il en est des lectures comme des drogues : la lecture peut entraîner d'autres lectures et aussi des relectures. Lente rumination qui permet une compréhension différente ou un confort. Lecture sélective qui permet de retrouver les passages aimés et temps pris pour déguster ces derniers...

e) Les lectures.

Toute lecture, que ce soit le poème, le roman ou le journal, peut être ramenée à deux catégories : la lecture active et la lecture passive. La première concerne celles dont on attend quelque chose, dont on aimerait qu'elles laissent des traces. C'est la lecture questionnante. La deuxième catégorie, ce sont celles qui nous entraînent dans un autre univers, celles dans lesquelles on se projette, on réalise ses fantasmes.

Mais il existe aussi un mélange des deux catégories mentionnées : ce sont celles faites à petite dose où l'on se ménage des moments de réflexion mais aussi où l'on se repose l'esprit. D'autre part on peut être activement "pris" par des lectures. Ce sont ces lectures qui nous envoûtent où l'on oublie tous nos soucis. Lectures qui sont souvent le fruit d'une occasion plus que le résultat d'un réel appétit de lecture. Une lecture trop active ou trop passive peut être facilement exclusive ; soit l'on s'arrête aux contraintes du texte (difficultés sémantiques et lexicologiques), sans voir le référentiel, ou soit on lit en engloutissant le texte ou bien en le survolant sans trop essayer d'y entrer...

D'une manière générale il faut lutter contre nos habitudes de lecture qui se font au détriment d'autres façons de lire plus bénéfiques tant au plan jouissif qu'au plan cognitif.

II LIRE DES JOURNEAUX

a) L'information

Nous retiendrons de ce mot surtout son sens le plus courant c'est-à-dire celui désignant un ensemble de renseignements concernant des faits, des personnes etc. Des différentes fonctions du langage et de la communication, c'est la fonction référentielle, centrée sur le référent, qui est surtout retenue dans l'information. Toutefois, il faut admettre que cette fonction est presque toujours présente dans n'importe quel message écrit. En fait elle sert de base à tout texte écrit et définit ses éléments d'informations brutes; à cette fonction se superposent d'autres fonctions du langage, utilisées suivant la finalité du texte. Les médias n'échappent pas à cette "superposition" de fonctions différentes. Au niveau de l'analyse comme de la fabrication, tout texte écrit se définit à partir du destinataire (individu ou institution) et du destinataire. Un texte porte toujours les marques d'une intention et du "passage" de cette intention de l'émetteur ou récepteur. En ce sens l'objectivité, la sécheresse et la froideur ne sont-elles pas des intentions ? Ne signifient-elles pas un certain traitement de l'information ?

Lire l'information c'est lire des textes destinés à nous livrer des renseignements renvoyant à des référents réels, concrets : faits, événements et leurs circonstances,

chiffres. Il s'agit, en résumé, d'une mise au courant. A côté de l'information brute qui est dense et laconique nous trouvons le compte rendu qui se propose outre de rapporter des faits, de les décrire.

Ainsi l'information n'est pas neutre et elle peut conditionner les comportements car il y a toujours une manière de rapporter les faits ou de raconter des histoires ou encore d'annoncer l'événement.

b) Choisir l'information

Le journal est le résultat d'une sélection impitoyable dans une masse d'informations, les journalistes disent facilement qu'informer c'est choisir. Eh bien il en est de même pour le lecteur, il choisit lui aussi. On commence par "feuilleter" son journal : on regarde les titres à la une, les photos, le sommaire, on parcourt les pages intérieures. Et l'on s'arrête. Parfois l'œil a été particulièrement saisi par tel ou tel article. Mais on choisit souvent en fonction de ses propres centres d'intérêt. Et il y en a plusieurs selon les lecteurs. Ainsi la géographie conditionne beaucoup de gens : on se rabat sur la chronique locale, les accidents, les décès, etc. Il y a le fait divers qui intéresse la plupart, on est alors en plein dans les motivations psycho-affectives du comportement humain. On est de plus souvent sensible à l'actualité du moment, à l'affût des grands événements. Parfois ce sont des raisons socio-professionnelles qui intéressent les lecteurs ou encore des annonces politico-

idéologiques (le militant qui lit le compte-rendu du parti). Il y a aussi la civilisation des loisirs... la vie de tous les jours à la maison, devant la TV, en voiture, en week-end, en vacances qui occupent la vie de presque tout le monde.

c) Les niveaux de lecture

Si l'on feuillette un quotidien ou un hebdomadaire et si l'on note tout ce qui attire l'attention et influence le choix des articles, on découvre alors plusieurs niveaux de lecture.

On remarque d'abord ce qui attire le plus l'oeil : les titres, les illustrations (surtout les photos), les articles "encadrés", les bandeaux, les rubriques, les signatures (d'un journaliste que l'on aime), le sommaire. Ces éléments d'un premier choix opposent, nous l'avons vu, en fonction de l'intérêt de chacun, mais aussi de la qualité des éléments graphiques.

Après avoir parcouru le journal, on revient sur ce qui nous a attiré. On est alors "accroché" par les "chapeaux", les intertitres, les "attaques", les "chutes" des articles, tout ce qui constitue les éléments rédactionnels attractifs.

Enfin si on prend le temps et si on désire en savoir plus, on lira le corps de l'article. Mais on ne va souvent pas jusqu'au bout.

Un journal est donc vu avant d'être lu. Sa spécificité dépend autant du contenu rédactionnel et du choix des sujets que de son format, de sa présentation et du choix

des illustrations. La mise en page qui ordonne, met en valeur et organise les colonnes est en même temps une véritable mise en scène. Lire le journal c'est avoir le regard constamment accroché aux divers éléments qui le composent. Comme pour d'autres lectures d'ailleurs, le lecteur joue à la fois un rôle passif et un rôle actif. Il donne lui aussi et en partie la signification au texte qu'il parcourt. Si la lecture du journal fait surtout intervenir des éléments psycho-affectifs, elle n'exclut pas l'exercice de l'esprit critique.

La fiction : mince détachement,
mince décollement
qui forme tableau
complet, colorié com-
me une décalcomanie.

(R. Borthes)

III LIRE DES ROMANS

o) L'objet littéraire

Le contact du lecteur avec la chose lue est physique avant d'être intellectuel. Toucher un livre, sa couverture, tourner les pages sont des gestes que nous faisons presque machinalement, mais ils montrent bien que la lecture est un acte concret. Seulement, pourquoi distinguer le genre romanesque des autres genres de lecture ? Au plan de la communication, la lecture littéraire est-elle différente des autres lectures ? Un roman c'est d'abord un récit. Un récit le plus souvent d'aventure prétendant donner l'impression de réalité, et plus particulièrement centré sur l'analyse psychologique, la peinture des mœurs et la singularité des aventures. Ceci pour le roman traditionnel, mais même le roman moderne n'est toujours qu'une forme de récit. C'est un récit ayant ses conventions. La critique contemporaine a d'ailleurs systématisé la recherche de ses "codes". Ainsi a-t-on tenté de déterminer ses fonctions narratives. Le récit qualifié de romanesque est chargé d'un message constitué en un système clos dans lequel les éléments prennent leur signification et leur valeur dans leurs rapports mutuels. Il crée ses propres conventions à partir du code esthétique adopté par l'auteur.

On ne peut lire les éléments séparés du message sans les intégrer dans l'ensemble clos que constitue l'oeuvre.

Au-delà des référents conceptuels communs à l'auteur et au lecteur - nécessaires à la compréhension du texte -, l'oeuvre crée son propre système de référents textuels.

Ainsi l'on peut dire avec Simone de Beauvoir : "Moi, quand je lis le Père Goriot, je sais très bien que je ne me promène pas dans le Paris tel qu'il était à l'époque de Balzac, je me promène dans un roman de Balzac, dans l'univers de Balzac". (5)

De la communication littéraire à l'expression il n'y a d'ailleurs qu'un pas : il est des auteurs qui restreignent voire suppriment les référents conceptuels et bâtissent des oeuvres dont les éléments n'ont plus de signification que dans leurs rapports. Ils réalisent ainsi le rêve de Flaubert : bâtir une oeuvre sur rien, qui tienne debout toute seule - par le jeu de ses constituants. Oeuvre qui ne vise peut-être plus à la communication mais qui n'a pas d'autre raison que d'être.

b) La lecture romanesque

"On entre dans un livre comme dans un wagon avec des coups d'oeil en arrière, des hésitations, l'ennui de changer de lieu et d'idées... " (6) (Jules Renard)

Il y a plusieurs lectures romanesques. La plus courante consiste à se laisser prendre, captiver par l'histoire en tournant les pages automatiquement et en oubliant le monde qui nous entoure. Il faut alors que la mise en page soit le plus neutre possible et aussi la plus uniforme. Ainsi ne risque-t-on pas de s'accrocher à des titres, des illustrations ou à la typographie, on va droit au texte. C'est le cas de livre d'aventures ou policier et de toutes autres lectures dévorantes (à moins que l'illustration ne vienne appuyer la tension dramatique de l'oeuvre).

Le roman d'avant-garde par sa découpe synchronique ne permet pas tant que l'on s'accroche à une histoire. Il faut l'aborder avec beaucoup d'effort et de concentration parfois. Mais il faut surtout l'empoigner lentement et progressivement. Écoutons Barthes à ce propos :

"Lisez vite, par bribes, un texte moderne, ce texte devient opaque *et forçat* à votre plaisir". (7)

N'en déplaise aux tenants de la lecture rapide, une certaine lenteur est mise pour apprécier un texte littéraire surtout si celui-ci n'est pas construit selon les règles de la diachronie.

Quand nous entrons dans un roman il arrive souvent que nous abandonnions notre conscience critique pour pouvoir

mieux en jouer. Nous persistons à prendre ce que nous lisons pour ce que nous connaissons. Mais précisément du fait d'une telle illusion, la réalité ambiguë n'en n'exerce sur nous plus sûrement sa propre fascination ! En un certain sens, cette réalité littéraire est sinon rassurante à tout le moins satisfaisante. Nous possédons ce que nous lisons comme jamais nous ne posséderons le monde réel. Nous sommes comme des enfants, nous nous approprions comme d'une chose qui parle l'histoire que notre lecture nous raconte. Ecrivons ce que nous dit Proust : "Qu'importe dès lors que les actions, les émotions de ces êtres d'un nouveau genre nous apparaissent comme vraies puisque c'est en nous qu'elles se produisent, qu'elles tiennent sous leur dépendance, tandis que nous tournons fièvreusement les pages du livre, la rapidité de notre respiration et l'intensité de notre regard ? (8)

Dans un roman, êtres et choses, idées et sentiments atteignent à une sorte d'achèvement de plénitude justificatrice dont nous bénéficions nous-même. Toutes les circonstances de la vie, les plus sordides, comme les plus exaltantes devenues constellations exemplaires au ciel de l'abstraction, échappent ainsi au temps, au monde du temps où nous sommes en train de mourir. La lecture est une sorte de revanche sur le dérisoire de l'homme et le dépérissement dans les choses.

Je ne doute pas que le plaisir esthétique de la lecture relève un peu de ce sentiment. Le problème avec les autres moyens de communication tels le théâtre, le cinéma, c'est que je ne puis m'arrêter, suspendre l'action pour une pause ou une réflexion, pour un retour en arrière,

pour une récapitulation ou un redoublement du plaisir. Le spectateur-auditeur contraint à la passivité est trop pris dans l'écoulement de ce qui se passe, il subit trop son plaisir. En cela nous rejoignons Butor : "le livre, cet objet que nous tenons entre nos mains, relié ou broché de plus ou moins grand format, de plus ou moins de prix n'est évidemment qu'un seul des moyens par lesquels nous pouvons conserver une parole" mais "l'unique, considérable supériorité que possède non seulement le livre mais toute écriture sur les moyens d'enregistrement direct, incomparablement plus fidèles, c'est le déploiement simultané à nos yeux de ce que nos oreilles ne pourraient saisir que successivement". (9).

c) Le voyage intérieur

La temporalité romanesque est parfois vécue avec une certaine fascination. Quand nous entrons dans un roman historique nous avons très souvent l'impression d'explorer le temps. Certains d'entre eux font en quelques pages revivre le passé. Certains lecteurs affectionnent particulièrement les romans balzacien car ils ressuscitent la vie de Paris au XIX^e siècle. Il y a aussi la superposition du temps du lecteur à la durée de lecture qui reste, elle, une durée relativement continue, coupée par les pauses, les interrogations du lecteur. Le voyage à l'intérieur d'un roman c'est un voyage à travers le temps, mais c'est aussi un voyage à travers l'espace. L'espace du roman

c'est d'abord l'espace des lignes sur la page, des marges, du texte. Cet espace textuel a ses correspondances avec l'espace psychologique. La lecture, c'est l'exploration à travers un texte d'un monde qui est à l'intérieur de nous. C'est à la fois un ailleurs et une plus intime présence à soi : voyager dans un roman c'est en quelque sorte voyager dans notre propre imaginaire. Il y a une constante dialectique entre le voyage à l'intérieur du roman : poursuite d'une histoire, identification avec des personnages, fréquentation d'un monde fictif, etc., et entre le voyage à l'intérieur de soi-même : mémoire, souvenirs, rêves. Il y a un lien mystérieux entre notre vie intérieure et la fiction. Nous passons continuellement des signes de l'écriture aux signes de la vie psychologique affective.

L'acte de poésie comme l'acte
d'amour est incompatible avec
la lecture du journal à haute voix :
(les surréalistes)

IV LIRE DES POEMES

o) Le texte poétique

La fonction poétique est centrée sur le message en tant que tel. "Elle met en évidence le côté palpable des signes "nous dit Jakobson (10). Tout ce qui dans un message apporte un supplément de sens au message par le jeu de sa structure, de sa tonalité, de son rythme, de ses sonorités, relève de la fonction poétique. Elle ne concerne d'ailleurs pas uniquement la poésie, mais disons qu'elle y est plus dominante que dans les autres formes d'expression linguistique.

Dans les messages écrits, cette fonction est caractérisée par la mise en valeur du message en lui-même et par lui-même. Et ses manifestations essentielles en sont le rythme, le jeu des sonorités et les images.

L'opposition entre prose et poésie tend à disparaître. La rime n'étant plus obligatoire pour qu'un texte soit poétique, la prosodie et la disposition typographique ne suffisent plus à reconnaître le texte poétique. C'est donc la notion de texte qui prévaut actuellement. La poésie peut à la limite s'appréhender à travers chaque lecture textuelle : on peut faire une lecture poétique de textes philosophiques, religieux et même scientifiques. Pensons à Cendrars et à son "Télégramme" ou encore à certains textes de Heidegger.

Examinons peut-être ce qu'est lire la poésie.

b) Présence du texte

Lire de la poésie, c'est d'abord faire de la diction. Cette diction est le plus souvent intériorisée, c'est pourquoi nous disons que nous faisons de la lecture silencieuse. Mais cette lecture qui est presque recueillement, exige une présence totale au texte. Si le texte a quelque chose de musical comme la poésie de Verlaine par exemple, lire sera un en-chantement, un chant intérieur. Mais on voit aussi un effacement de la musicalité dans la poésie moderne (abandon du vers et de la rime), au profit d'images plus visuelles et d'associations sémantiques. En fait, cette lecture n'est pas la simple perception d'une signification à travers des signes comme c'est le cas des lectures utilitaires; non, il s'agit d'abord de voir le texte avant de le lire. Nous n'avons qu'à penser aux Calligrammes d'Appolinaire : ils donnent à voir une figure dans sa totalité immédiate. Lire un poème de cette façon c'est remettre en valeur les dispositions typographiques, mais dans un sens plus libre et plus large que dans les autres lectures. Les blancs, les marges organisent eux aussi le poème, ils aèrent le texte, le présentent comme pas tout à fait plein, ils font intervenir des silences... La lecture silencieuse trouve là toute sa vraie signification.

Le plaisir poétique se situe aussi en dehors des artifices techniques et stylistiques. Il est lié à la surprise, à l'imprévisibilité et à l'esthétique ou plutôt au sentiment esthétique correspondant à la culture du lecteur. La langue classique nous semble "naturelle", elle a la transparence et l'éclat de la vraisemblance. La langue

La longue d'un texte moderne nous résiste, elle relève même d'une certaine opacité. Ainsi voyons maintenant comment lire de la poésie c'est aussi lire au-delà de l'écrit.

c) Le sens poétique

Lire de la poésie, c'est lire au-delà de ce qui est écrit. Le décodage de l'acte lexique ordinaire est détourné, le poème se situe hors de sa propre lisibilité.

L'entrée en poésie relève presque de l'initiation, il faut être "inspiré" comme le dirait Eluard. Ou bien comme le dit à son tour Reverdy : "Chocun est une chambre close où le premier indiscret venu ne peut entrer. Il faudra prendre la peine et le soin d'allumer sa lampe avant de pénétrer. Ici, c'est l'esprit du lecteur qui sert de lampe. Et cette lampe, l'intelligence et le sens poétique seuls sont propres à l'alimenter". (11)

Ce sens poétique nous permet de lire derrière le texte, il nous fait continuellement inventer la lecture. Toute poésie est ainsi recreation. N'oublions pas toutefois que nous devons passer par le texte: On ne récite pas le texte, on le découvre et on le dit. On le découvre, c'est-à-dire qu'on commence par le "voir", on parcourt avec les yeux, le cœur et tout le corps cet espace textuel. Dire un texte poétique n'est pas forcément le proclamer à voix haute, on peut très bien se le dire en silence.

Pour avoir mis le pied
 Sur le coeur de la nuit
 Je suis un homme pris
 Dans les rets étoilés ...

(Supervielle)

Quand je lis ce poème, je lis son sens pluriel (sa polysémie) à travers son espace textuel et au-delà du sens décodé. Je ne m'arrête pas à la lettre, j'écoute plutôt résonner les mots entre eux. Je dois être réceptif à la magie du verbe. Les mots m'enchantent, ils éclatent en nous, en rythme et en images. Le sens lui, ne se soisit pas, il faillit de lui-même comme une source des profondeurs obscures du texte.

d) Relire des poèmes

Lire un poème c'est accorder son rythme de lecture au rythme du texte. Le poème nous demande une présence totale, présence du corps autant que de l'intelligence.

La relecture met à l'épreuve autant le texte que notre lecture. Tous les textes ne se laissent pas relire. Relire avec plaisir n'est possible que si les mots du poème déposent ce qui s'y dit et si notre lecture est devenue assez désintéressée pour entrer en "état de poésie" selon l'expression de Georges Haldas.

Si l'urgence de lire, dire et relire décide du poème, c'est

peut-être l'impossibilité de dire qui fait du lecteur un poète aussi. La jouissance que procure la lecture du poème est ambivalente : jouissance qui s'en va aussitôt qu'elle nous est donnée, jouissance déçue qui fait que le désir de lire comme le désir d'écrire s'enracinent dans l'indicible et l'ineffable.

P

"Ce vice impuni"

(Valéry Larband)

V LA LECTURE PUBLIQUE

o) Les "sanctuaires"

Pour avoir envie de lire, il faut certaines motivations = curiosité intellectuelle, ambition sociale ou aspiration à transformer le monde, etc. Une société sans rêves n'a pas besoin de livres !

Mais si l'impact des bibliothèques est très étroitement lié au développement socio-culturel du pays, s'il est des obstacles à la lecture qui ne sont pas du ressort des bibliothécaires, il demeure à leur portée des moyens pour faciliter l'accès aux livres et à l'information, pour développer le goût de la lecture en suscitant des besoins nouveaux, pour rendre le public plus curieux et plus exigeant dans ses choix. Mais prêtons l'oreille sans plus attendre aux critiques avisés :

"La lecture est un bonheur qui demande plus d'innocence et de liberté que de considération. Une lecture tourmentée, scrupuleuse, une lecture qui se célèbre comme les rites d'une cérémonie sacrée, pose par avance sur le livre les sceaux du respect qui le ferment lourdement. Le livre n'est pas fait pour être respecté, et le plus sublime chef d'oeuvre trouve toujours dans le lecteur le plus humble, la mesure juste qui le rend égal à lui-même. Mais naturellement, la facilité de la lecture n'est pas elle-même d'un accès facile. La promptitude du livre à s'ouvrir et l'apparence qu'il garde d'être toujours disponible ne signifie pas qu'il soit à notre disposition, cela signifie plutôt l'exigence de notre complète disponibilité". (12) (Maurice Blanc^hot)

Cette disponibilité, ou mieux, ce désir ne s'acquiert pas automatiquement. Cela implique évidemment des conditions matérielles favorables, mais au-delà de ces conditions élémentaires on peut se demander si cette disponibilité n'est pas sans cesse menacée par la position ambiguë qu'occupe la culture dans le cadre des instances éducatives. Contaminée par la notation, la performance, les examens, la lecture comme l'écriture se trouvent désamorçées en tant que désir, et le plaisir en est alors absent. Si la lecture publique joue pleinement son rôle, si elle permet à tous l'accès au livre, si elle favorise la lecture et toutes les lectures et enfin si elle ne censure pas, elle contribuera grandement à libérer les gens des interdits culturels et des habitudes inhibitrices de lecture.

b) Le pouvoir de lire

Mises à part les conditions d'accès au livre, conditions sine qua non de toute lecture publique, il importe de considérer l'environnement du lecteur. Les conditions tant intérieures ou subjectives qu'extérieures ou matérielles sont d'ailleurs fortement liées.

Cependant le bibliothécaire a souvent tendance (est-ce de la déformation professionnelle ?) à ne s'attacher qu'à l'aspect matériel du livre (couverture, format, page de titre, nombre de pages, etc) et cela est très bien car cataloguer, classer les documents ne peut qu'en faciliter l'accès. ~~en rayons~~. Nous dirions même plus à en libérer

l'accès (par exemple l'accès en rayons). Et pourtant cela n'est pas suffisant. Il faut que le bibliothécaire crée des conditions d'accès au contenu des livres en collaboration avec les lecteurs. Il y a bien l'orientation bibliographique, mais en plus il peut créer des moyens (ambiance, disposition des coins de lecture, expositions) permettant au lecteur inhibé de franchir le pas de la lecture. Cela implique donc un environnement vraiment stimulant. Que celui qui veut par exemple se retrancher de la présence d'autres lecteurs ou d'un entourage de livres oppressant puisse le faire au sein de la bibliothèque sans devoir regagner un lieu trop solitaire où il risque de pratiquer une lecture trop compensatoire. Il faut des coins de lectures pour ceux qui cherchent la lecture tranquille mais il faudrait également des lieux de partages de lecture. Nous voyons donc qu'il est naïf de penser qu'il suffit de mettre les livres sur les rayons pour qu'on les lise. C'est pourquoi il importe de créer, d'organiser la circulation et l'échange de la lecture.

Comme il existe "l'heure du conte", pour les enfants, ne peut-on pas envisager des heures d'échange où ceux qui le désirent seraient conviés à faire part de leurs lectures individuelles. Nous pensons par exemple aux prix littéraires : les bibliothèques afficheraient la liste des ouvrages prisés en incitant les gens à les lire et ensuite recueilleraient leurs impressions soit par écrit ou mieux encore lors de séances d'échange. La bibliothèque publique devrait en plus être un lieu où est bannie toute forme de hiérarchisation de la lecture. Beaucoup de lecteurs cultivés rejettent certains types de lecture relevant selon eux d'une non-culture. Il arrive que nous nous servions

de nos systèmes de valeurs pour juger à priori et nous laisser imposer des clivages. Tout homme cultivé doit, au contraire, être ouvert et disposé à accueillir toutes les formes d'expression tout en exerçant, bien sûr, son sens critique. Tout lecteur a son système de valeurs et peut par conséquent juger tout en ayant l'esprit assez large. La lecture trop spécialisée n'a pas sa place dans une bibliothèque publique et il faut promouvoir la volonté de confronter son système de valeurs avec la vie, y compris avec les formes de lecture qui expriment d'autres idéologies. Il conviendrait également de s'interroger sur une certaine démythification de l'écrit au sens traditionnel du mot. Face à l'impérialisme des "bons livres" et à leur sacralisation (les bibliothèques - sanctuaires), il existe un certain contre-snobisme systématique qui survalorise de fait les bandes dessinées, les romans-photos, les romans policiers, ou ceux de science-fiction.

c) La lecture et la communication

La lecture peut être une contenance que l'on se donne en public et dans le privé. Ce peut être une sorte de contre-communication, la manifestation visible de son besoin de s'isoler ou de se protéger. A l'inverse c'est souvent un appel direct pour que l'autre s'intéresse à ce qu'on lit, et au-delà, à soi-même.

Sur un plan social ce qu'on lit révèle son appartenance ou son refus de s'insérer. Ainsi la lecture est-elle la médiation par laquelle on entre en contact avec autrui. La communication peut être conventionnelle et mondaine. Elle peut

aussi être plus profonde et conduire à une jouissance commune à partir du même objet. Le propre solitude du lecteur, son état d'exception déjà démythifié par la rencontre avec l'auteur, se trouve confronté, renforcé ou atteint par le contact avec un autre lecteur dans la réalité.

Mais cette communication s'opère après, rarement pendant ou avant la lecture.

L'isolement délibéré dans la lecture peut être revendiquée comme droit légitime, comme un droit ou rêve égolement (par exemple la lecture des romans et des poèmes).

Toutefois la lecture en tant que mise entre parenthèses sociale n'est jamais que momentanée. C'est un choix provisoire, identique au choix de n'importe quelle activité mobilisatrice de l'esprit.

Ce choix pouvant entraîner le goût de communiquer avec autrui, déculpabilise précisément le lecteur de son isolement momentané. Lire c'est alors "entrer en relation" avec les autres, d'abord de manière directe par le choix des lectures qui s'effectue souvent à la suite de rencontres ou d'échanges révélateurs d'affinités effectives avec des amis ou des relations.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- (1) BARTHES (Roland). - Sur la lecture
in : Le François aujourd'hui, (janvier 1976), no 32, p.11
- (2) FOUCAMBERT (Jean). - La Manière d'être lecteur.-
Paris : Sermap, 1976.- p. 37.
- (3) DERRIDA (Jocques). - L'Ecriture et la différence.
- Paris : Seuil, 1967.
- (4) BARTHES (Roland).- Le plaisir du texte. - Paris :
Seuil, 1973.- p. 82.
- (5) BEAUVOIR (Simone de). - Que peut la littérature ?
- Paris : V.G.E. 10-18, 1965.- p. 41.
- (6) RENARD (Jules). -Journal. - Paris : Gallimard, 1970
(La Pléiade).
- (7) BARTHES (Roland). - Op. cit. p. 23.
- (8) PROUST (Marcel). - A la recherche du temps perdu.
- Du côté de chez Swonn. - Paris : Gallimard, 1978.-
p. 255 (t. I).
- (9) BUTOR (Michel). - Essois sur le roman. - Paris :
Gallimard, 1958. - 346 p. (coll. idées; 188).
- (10) JAKOBSON (Roman). - Essais de linguistique générale.
- Paris : Ed. de Minuit, 1970. - p. 209 - 248. (Points).

- (11) REVERDY (Pierre). - Pensées sur la poésie
in : Le livre de mon bord
cité par : SEGHERS (Pierre). - Le Livre d'or de la
poésie française des origines à 1940. - Verviers :
Gérard, 1961. - p. 387.
- (12) BLANCHOT (Maurice). - Le Livre à venir . - Paris :
Gallimard, 1971. - p. 133 (Idées, 246).

BIBLIOGRAPHIE

AGNES (Yves). - Lire le journal... - Paris : Ed. F.P. Labies, 1979. - 264 p. "Le Monde".

ALBERT (Pierre). - La Presse. - Paris : P.U.F., 1971. - 124 p. (Q.S.J.; 414).

BARKER (Ronald E.). - La Faim de lire. - Paris : P.U.F., 1973. - 169 p. (Unesco).

BARTHES (Roland). - Le Plaisir du Texte. - Paris : Le Seuil, 1973 (Tel Quel).

- Sur la lecture.

in : Le Français aujourd'hui, (janvier 1976), n. 32.

CACERES (Geneviève). - Le Lecture. - Paris : Le Seuil, 1971. (Peuples et Cultures).

DECAUNES (Luc). - Clefs pour la lecture. - Paris : Seghers, 1976. ("Clefs" 50).

ESCARPIT (Robert). - L'Ecrit et la communication. - Paris : P.U.F., 1978. - 124 p. (Q.S.J; 1546)

- Théorie générale de l'information et de la communication. - Paris : Hachette, 1977.

FOUCAMBERT (Jean). - La Manière d'être lecteur. - Paris : SERMAP, 1976. - 127 p.

GROUPE FRANCAIS D'EDUCATION NOUVELLE. - Le Pouvoir de lire. - Tournai : Castermann, 1975. - 283 p. (Orientations; 3)

LE JOURNAL ET SES LECTEURS
In : Revue Esprit, (février 1971).

JAKOBSON (Roman). - Essais de linguistique générale.
 - Paris : Ed. de Minuit, 1970. - 255 p. (Points).

Jean (Georges). - La Poésie. - Paris : Seghers, 1966
 (Peuple et Culture).
 - Le Roman. - Paris : Seghers, 1971. -
 268 p. (Peuple et Culture).

LEWIS (C.Day). - Clefs pour la poésie. - Paris : Seghers,
 1973. - 205 p. (Clefs; 26).

LOBROT (Michel). - La lecture adulte. - Paris : E.S.F.,
 1975. - 101 p.

RICHARDEAU (François). - La lieibilité. - Paris : Retz,
 1969 - 1976. - 301 p.

TERROU (Fernand). - L'Information. - Paris : P.U.F., 1971
 (Q.S.J; 1000).

THIBAUT (Danièle). - Paris : Hatier, 1976.

VANOYE (Francis). - Expression, communication. - Paris :
 A . Colin, 1975. - 241 p. (Coll. U).

